

Rencontre sur le Rien

Xavier : Aujourd'hui, nous parlons du rien.

Jocelyne : De toute façon, il n'y a rien à dire. Le principe est de réfléchir sur une notion, avec nos petites antennes. C'est la moyenne pensée, on a le droit de penser comme les grands.

Pierre : De petites antennes comme les cafards?

Jocelyne : De quoi avait-on parlé la dernière fois ? Du travail.

Xavier : On avait travaillé sur le travail.

Jocelyne : Il y a un an. Une réflexion par an, c'est bien.

Véronique : Jacques, tu avais pris des notes sur le rien ?

Jacques : Non, c'est des souvenirs... J'écrivais au même moment où Xavier était en train de parler

Popi : Boquet ... boquet

Jocelyne : Le café est bon !

Xavier : Il a un goût de rien...

Jocelyne : Ah non ! Il a un goût de café. A midi, il avait un goût de rien, voire de flotte.

Véronique : C'était celui du matin

Jacques : Quand on disait : " ça a goût de rien ", ça voulait dire quelque chose. Ça ne voulait pas dire que ça n'avait pas de goût, mais que ça avait goût d'autre chose. A l'époque...

Xavier : A l'époque ? Quelle époque ?

Jocelyne : Ça a goût de quelque chose que l'on n'arrive pas à identifier ?

Jacques : Un arrière-goût de rien.

Xavier : Il y avait du vin qu'avait goût de rien...

Jacques : L'Amontillado !

Xavier : Oui, ou le Cravant-les-Côteaux 70. Un goût de rien ? Non, je ne crois pas quand même ? Il avait un sacré goût.

Pierre : C'est quoi: Cravant les Côteaux ?

Xavier : Chinon, un rouge que le père de Jacques avait mis en bouteilles. Vraiment, un goût de vin.

Jocelyne : Ah oui.

Xavier : Qui a des souvenirs du rien, là ? D'avant quelque chose ? Ou de pendant le quelque chose ? Parce qu'il y a des trous dans le quelque chose. Attends, il y a un gag dans le film " Yellow Submarine ", le seul dont je me souviens vraiment, quand John Lennon dit " J'ai un demi-trou dans ma poche ". Donc quelqu'un a-t-il un quart de rien, un tout petit rien à faire partager ? Le concept du rien ?

Jocelyne : C'est un sujet sur lequel j'ai vraiment du mal à me brancher.

Jacques : A l'époque où l'on avait commencé à parler du rien, on avait dans les

16/17 ans, sur fond de crise religieuse.

Xavier : Sévère, la crise...

Jocelyne : C'est un concept ?

Jacques : Vraiment ! Un jour, on s'est pris la tête et on a ressorti le rien.

Xavier : Mais le jour où on a sorti le rien, malgré tout on était sous acide, ça a bien aidé.

Jacques : Non, ça n'a pas commencé comme ça...

Jocelyne : Le rien sous acide est-il fragmenté ?

Jacques : Le rien, ce n'est pas du tout le néant. C'est complètement différent.

Pierre : Le rien et le néant sont différents ? C'est quoi la différence, alors ?

Jacques : L'être d'un côté, le néant de l'autre. C'est à dire, l'absence d'être.

Pierre : Et le rien, alors.

Jacques : Le rien n'existe pas en philosophie. Nous l'avons fait surgir.. A l'époque nous ne connaissions pas encore la philosophie orientale.

Xavier : C'était le vide du zen.

Jacques : Maintenant je rapprocherais le rien d'une notion indienne, en sanskrit " shunyata ", c'est-à-dire la vacuité. Ca se traduit par néant, mais c'est complètement faux !

Pierre : C'est un contenant vide de contenu ?

Jacques : Telle que nous avons employé cette notion, c'était la toile de fond de l'univers, une espèce de toile vide. On avait vidé tout. On avait tout vidé et là , on pouvait commencer à projeter quelque chose.

Pierre : C'est un contenant vide qui pouvait appeler un contenu ?

Xavier : Le contenu étant le rêve de Brahmâ.

Jacques : On pouvait commencer à délirer.

Pierre : C'est comme en math, la notion d'ensemble vide.

Popi : Brossi... Brossi... Brossi...

Jocelyne : Est ce que Brossi, elle a le boquet ?

Xavier : Alors, là ça déjante.

Pierre : C'est plus du rien, là, c'est le vide.

Jocelyne : N'empêche, il a compris ce que je lui ai dit. Il cherche dans sa poche. C'est pas brossi, c'est Pierre qui l'a.

Véronique : Jocelyne veut le boquet. Va le donner à Jocelyne.

Poppi : C'est alluté.

Jocelyne : Oui, touche pas, touche pas!

Jacques : C'est une époque où on s'est rendu compte qu'il n'y avait pas de place dans le contexte adulte, dans la société organisée, pour nos délires, notre poésie, pour notre manière d'être. Et à un moment donné, nous nous sommes dit que le rien était une façon de voir les choses. Si tout ça, c'est rien, on fait l'impasse. C'est une manière de dire, on nettoie tout et on regarde ce qu'il y a derrière. On a entrevu ce qu'il y avait derrière et on l'a appelé le rien. Parce qu'il n'y avait rien pour le nommer

et que ça se rapprochait de la vérité. C'était une sorte de grand mystère, c'est pour ça qu'on disait, ça a un goût de rien et des trucs comme ça. C'est une sorte de plénitude en même temps.

Jocelyne: Oui, ou une ouverture.

Jacques: C'est la musique de fond de quelque chose, qui n'est pas encore brouillée par une sociabilité.

Xavier: La musique des sphères?

Jocelyne: C'est une absence qui permet et qui appelle quelque chose.

Xavier: Et le rien, nous l'avons rempli par "assurer les probs".

Pierre: Assurer quoi?

Xavier: Les probabilités.

Jacques: Maîtriser, plutôt qu'assurer.

Xavier: Le rien, comme les choses, arrivent de manière aléatoire..

Pierre: Un bruit blanc en physique.

Xavier: Nous montions dans l'autobus sans ticket en se disant: aujourd'hui, j'assume les probabilités. Y aura pas de contrôleur. On était capable de maîtriser ce flux d'événements qui nous venait du rien.

Jocelyne: Moi, quand l'inspecteur fiscal m'est tombé dessus, j'ai pas pu dire que c'était rien. Pourtant c'était une probabilité que j'aurais dû assumer.

Pierre: Le principe même de la probabilité c'est que ça ne te garantit pas de l'événement, qui n'arrive qu'une fois sur un million. Pourquoi n'arrive-t-il pas?

Xavier: La loi des grands nombres. Comme dans "Rosenkrantz et Guildenstern sont morts", où le héros jette une pièce de monnaie cent fois de suite et où elle tombe cent fois de suite du même côté, disons face. Qu'est-ce qui peut lui faire penser finalement que cette pièce va au moins une fois tomber sur l'autre côté, sur pile? Elle peut aussi bien continuer à tomber indéfiniment sur face.

Pierre: Mais au moins une fois elle tombera sur pile

Xavier: Peut-être, mais c'est juste une probabilité justement.

Jocelyne: Je ne pense pas du tout comme ça. A partir du moment où quelque chose se reproduit toujours dans le même sens, ce qui me vient plutôt à l'esprit c'est que ça va s'inverser. Et même je chercherai à ce que ça s'inverse. Jamais de projection sur des choses que je connais et qui sont trop faibles.

Véronique: Et le rien là-dedans?

Jacques: Le rien c'est le lieu où tout est possible.

Xavier : Toutes les probabilités convergent.

Jacques: C'est l'indifférencié. Et après sur cette toile de fond, se rajoute le social, sans arrêt, sans arrêt. Qui crée une impression de densité ?

Jocelyne: Mais en fait ça n'est jamais plein.

Jacques: Ca peut paraître plein, mais pour un adolescent qui cherche sa place dans le monde, je peux dire que ça apparaît comme un mur dense! Alors il faut le casser. Là tu trouves le rien. Tout ça, ce sont des projections. Nous, à un moment, je sais

que nous y sommes arrivés dans nos délires et que nous avons commencé à agir sur les choses à travers.

Jocelyne: En peinture, il y a un parcours comme ça. Mais pas un concept comme ça, juste un parcours. Tu le trouves par la lumière. Plus tu travailles la lumière, plus tu rencontres le rien. Plus ça devient quelque chose d'indifférencié... Ca t'échappe... Ca s'ouvre... C'est étonnant... Ca fonctionne vachement bien... Et le plus dur c'est d'arriver à trouver la lumière.

Xavier: En aquarelle, par exemple. Il faut commencer par le plus clair, pour aller vers le plus sombre. C'est ce qu'il y a de plus difficile à obtenir. Et tu peux très bien laisser un maximum de blanc sur le papier pour signifier quelque chose. C'est le rien qui signifie là.

Pierre: Le blanc n'est rien.

Jocelyne: Le "pas-de-couleurs".

Pierre: A l'inverse de cette pub pour un porto: "le pays où le noir est couleur."

Jocelyne: Donc on peut tout faire avec le rien.

Jacques: Bien sûr, un fois que tu es arrivée là

Jocelyne: Alors on passe à la suite: qu'est-ce qu'on fait avec le rien?

Xavier : La notion a ressurgi dans une conversation avec Jocelyne, sous forme de vide, pas de rien.

Jocelyne: La vacuité, mais ça n'exprime pas la même idée. Le vide est plus concret que la vacuité.

Pierre: Le concept de vacuité est plus général.

Jocelyne: Oui mais il est dur à percevoir, tandis que le vide c'est une perception. Et on réfléchit plus avec les perceptions qu'avec des concepts. On les monte après en concepts.

Xavier: Je ne suis même pas sûr que la civilisation ait acceptée l'idée physique du vide. Il manque la moitié de la masse de l'Univers et les astro-physiciens cherche où elle est passée.

Jocelyne: A partir du moment, où on a décidé que l'Univers était en expansion, il faut qu'il soit en expansion vers une potentialité d'expansion, donc le vide.

Xavier: Derrière l'expansion, qu'est-ce qu'il y a?

Jocelyne: Justement l'expansion, c'est une masse finie dans quelque chose d'infini. Il reste le zéro, le vide.

Xavier : L'Univers est lui-même vide.

Jacques: Il y a quand même un postulat de temps.

Jocelyne: Ici, il me semble qu'on ne laisse aucune place au rien. On ne veut pas le laisser apparaître.

Jacques: La notion de "shunyata" dans le bouddisme, est traduite tantôt par vacuité, tantôt par néant. Et nous rapprochons ça de l'être et du non-être, ce qui n'a rien à voir.

Jocelyne: C'est traduit par la négative.

Jacques: L'absence de quelque chose.

Jocelyne: Ca me choque quand tu dis que la vacuité c'est l'absence de quelque chose. Pas forcément.

Jacques: Ca dépend du chemin par lequel tu l'abordes. Ca peut-être l'absence de projections et d'illusions.

Véronique: Le vide n'est pas forcément agréable. Comme la privation sensorielle. Quelqu'un plongé dans le silence, il craque.

Jacques: Si tu mets un thibétien dans les mêmes conditions, il peut tenir.

Jocelyne: Si tu as déjà subi des entretiens psychologiques, oui, c'est le vide. Même pour celi qui intervient, c'est vachement dur.

Jacques: Maintenant, il est possible de parler de ce qui sépare le rien du tout: la "maya".

Xavier: Ce que l'on projette sur le rien, tu l'appelles comment?

Jacques: C'est la substance des choses, la "maya", l'illusion, le mythe de Narada.

Jocelyne: Raconte...

Jacques: Narada, l'ermite, rencontre Brahma. Il lui demande "Donne moi un signe de ta puissance." Alors Brahma l'envoie chercher de l'eau. A la fontaine, Narada rencontre une très belle jeune fille. Il en tombe amoureux. Il se marie et à trois fils. Il oublie sa mission. Après quelques années, une pluie diluvienne tombe, l'eau de la rivière monte. Il prend sa femme et ses enfants et ils s'enfuient. Un de ses enfants est emporté par les flots, il lâche les autres pour le rattraper, mais un autre de ses enfants est lui aussi happé, puis c'est sa femme et lorsqu'il se retrouve avec rien, il pleure et se lamente sur son sort. Brahma lui apparaît, il est revenu à son point de départ, et le dieu lui dit "Alors, Narada, où est l'eau que je t'avais demandé d'aller chercher?." Il se souvient tout à coup, ça faisait des années et des années, croyait-il, qu'il était parti. C'est ça la "maya", ce que tu as construit pendant ce temps-là. C'est l'illusion projetée. C'est une substance de la réalité. Comme une sorte de théâtre.

Jocelyne: ici, ce que l'on ne comprend pas, c'est le terme d'illusion. On lui donne une morale. Il est connoté.

Jacques: Il y a l'idée du juste et du faux. L'illusion, c'est le faux. C'est aussi un délire sur le temps, avec Brahma. Pour Brahma, le temps n'a aucune consistance.

Jocelyne: Depuis est-on parti, et qu'est-ce qu'on a oublié de faire, comme Narada.

Xavier: Tu as oublié par distraction.

Jacques: Il y a une histoire thibétaine également, comme celle de Narada. Tu pars vers le Nord, tu es arrêté par un torrent, tu pars vers l'Est, puis vers le Sud et tu as perdu ton chemin: alors il faut te souvenir.

Jocelyne: Comment font-ils, les Orientaux, pour vivre avec le rien?

Jacques: Le bouddhisme, c'est ça. Petit à petit, enlever les pelures. Ceux qui restent en "tcham" pendant trois ans, sans lumière, sans rien.

Jocelyne: C'est une tautologie, le rien. Pire qu'un concept. Si tu l'acceptes pleinement, dans ce cas-là, il n'y a plus rien à dire. Ou tu le réfutes.

Jacques: Au contraire, il me semble qu'il y a beaucoup à en dire.

Jocelyne: Ici le rien, c'est tout ce qui n'est pas identifié. Donc on l'a en nous quand même. Si des choses que l'on n'arrive pas à identifier, comme quand tu parlais du goût de l'eau.

Jacques: Un ensemble vide, tu peux le combiner avec d'autres ensembles, des ensembles d'ensembles de rien.

Pierre: Non, il n'y a pas d'ensemble d'ensembles vides. Un ensemble d'ensembles, c'est un concept plus évolué: ce sont les ensembles Aleph.

Jacques: Mais il y a bien des ensembles qui se contiennent eux-mêmes?

Xavier: Les ensembles auto-inclusifs. Est-ce qu'un ensemble vide -ou le rien- peut-être un ensemble auto-inclusif?

Pierre: Un ensemble d'ensemble vides, c'est juste un sur-ensemble. Ça n'a aucune réalité intéressante, physique ou statistique.

Jacques: Est-ce que l'on peut mettre tous les ensembles dans un ensemble vide?

Pierre: Non, ça n'est pas possible.

Jacques: Donc la théorie des ensembles n'a rien à voir avec le rien! Le rien est un ensemble de potentialités qui ne sont pas encore actualisées.

Jocelyne: Et tu parles de deux classes différentes. Ça c'est du Palo Alto.

Pierre: Un ensemble d'ensembles, ce n'est plus exactement un ensemble, au sens où on l'entend d'habitude. C'est un ensemble élevé à une puissance.

Jacques: Quels sont les concepts mathématiques dans lesquels on pourrait ranger tous les ensembles?

Pierre: Ce serait un ensemble Aleph, un ensemble puissance deux. C'est un sur-ensemble, ou quelque chose comme ça. Qu'est-ce que l'infini. Considère l'ensemble des entiers et l'ensemble des réels. Ils sont tous les deux infinis, mais celui-ci plus que celui-là.

Xavier: Entre le zéro et l'unité, il y a déjà un infini.

Pierre: Mais y a-t-il vraiment un infini plus infini que les autres?

Jocelyne: Je crois qu'il y a quelque chose que les mathématiques n'arrivent pas à cerner. Les mathématiques ne comprennent pas la poésie.

Pierre: Ce n'est pas une question de comprendre tout ça. C'est une question que ce sont des êtres. Et des constructions de l'esprit humain, ça n'a jamais pensé tout organiser.

Jacques: Je pense au contraire qu'il y a un projet scientifique.

Xavier: Oui, depuis Laplace, au XIXème siècle. C'est là que les mathématiques ont commencé à délirer.

Pierre: Il faut considérer les mathématiques comme un outil.

Jocelyne: Certains en ont fait une vision complète du monde, une explication totale, c'est grave.

Pierre: Ça n'est pas la faute de l'outil: le marteau n'est tout de même pas responsable du fait qu'il ne va pas pouvoir scier l'arbre.

Jocelyne: Dans certains cas, les mathématiques ne sont pas pertinentes.

Pierre: Tu sembles attacher une connotation agressive à ta critique des mathématiques. Ce n'est jamais qu'une création de l'esprit humain, c'est de la merde. C'est un outil, juste comme un marteau. Ou comme une scie.

Jacques: C'est tout à fait comme ça que je conçois les mathématiques.

Xavier: La philosophie est encore moins responsable du fait qu'elle ne puisse pas scier la branche plutôt que le marteau. Ceci pour dire: y a-t-il des outils plus responsables que d'autres?

Pierre: Non, bien sûr. Plus adaptés. Responsables pour un outil, ça ne veut rien dire.

Jocelyne: On va finir sur efficace, vous allez voir.

Pierre: Le marteau est tout à fait irresponsable, c'est une création humaine. Le rien peut-être aussi.

Jacques: Non, justement. Le rien n'est pas une création humaine. C'est le support à toutes les créations.

Pierre: C'est donc un ensemble à remplir.

Jocelyne: On le remplit et il se vide.

Jacques: Il se densifie.

Jocelyne: Tu t'aperçois quand il y a trop de sédimentation à un moment donné, tu laisses tomber, ça n'est plus tenable. En fait ça produit sa propre mort. Mais heureusement nous avons des historiens pour tourner dans cette sédimentation.

Pierre: Je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous arrivez à distinguer le rien du vide.

Jacques: Ce sont deux concepts très proches, mais qui n'ont rien à voir.

Pierre: Un vide, on peut le remplir. Le rien aussi.

Jacques: Le rien plus quelque chose, c'est toujours le rien.

Pierre: Il ne reste même pas l'enveloppe?

Xavier: Si le rien c'est une toile de fond, après le film, l'écran ne disparaît pas. Tiens, fais péter la bouteille!

Pierre: Plein -vide, la bouteille à moitié pleine ou à moitié vide, ce sont des commodités de langage. Ce sont des notions binaires, depuis on a découvert la logique floue, à moitié plein à moitié vide. Pour certains niveaux, ce sera "ou".

Jocelyne: Le vide a un côté fermé, que le rien n'a pas. C'est vachement dur de lui donner des contours. Alors que pour le vide, tu dois lui donner une enveloppe.

Pierre: Si tu penses à la bouteille vide ou si tu penses à l'Univers, que tu le considères comme infini et vide dans lequel Dieu a mis des trucs.

Jocelyne: Ce qui est intéressant pour l'esprit humain, ce n'est pas de prendre le mot "vide" seulement dans le sens matériel, lorsque par exemple tu parles d'une bouteille, alors qu'il faudrait aussi le prendre comme "vide de sens". Ccce qui est proprement insupportable à l'être humain.

Pierre: "Vide de sens" c'est une construction linguistique.

Xavier : Est-ce que le mot "vide" ne serait pas justement "vide de sens"?

Pierre: Ah, non!

Jocelyne: Pour toi, la vacuité est "vide de sens".

Pierre: Mais ce n'est pas un mot qui peut se désigner lui-même. Ça a un nom, ce machin.

Xavier: On en revient à l'auto-inclusif.

Pierre: C'est effectivement le même principe.

Jocelyne: Vide et rien, dans la façon que nous avons de l'exprimer, sont des concepts extrêmement matérialistes.

Xavier: Le vide, tel que l'exprime Pierre, est en opposition par rapport au réel. Le monde s'est constitué à partir du rien ou à partir de quelque chose?

Pierre: Le monde s'est nécessairement construit à partir de quelque chose. Tu n'as aucune théorie qui explique la création du monde sur un rien.

Xavier: Un nuage de lumière qui se condense, c'est quelque chose?

Pierre: Peut-être. Mais ce sont les théologiens que ça arrange.

Jocelyne/ Il y a une non-explication physique.

Pierre: Toute explication est nécessairement physique.

Jacques: Il y a un endroit où la physique ne suffit plus. Qu'y avait-il avant le Big Bang?

Jocelyne: Tu peux aussi poser la question: qu'y a-t-il à côté du Big Bang? Sinon tu restes dans la chronologie. C'est l'Histoire, toujours la même, et tu n'arrives pas à échapper à la civilisation occidentale.'

Jacques: Ou alors tu parles d'un temps zéro moins un.

Pierre: Les physiciens sont humbles, en fait. L'attitude du XIX^{ème} siècle qui consistait à dire: la Science va tout résoudre, cette attitude est révolue. On sait maintenant qu'on ne saura jamais résoudre le mystère de l'Univers. Pour tant est qu'il y ait un mystère, d'ailleurs.

Xavier: Sauf à passer au-delà du début de l'Univers, derrière la lumière fossile.

Jacques: Le début, c'est une décision humaine;

Jocelyne: Mais on en a rien à faire qu'il y ait un début!

Jacques: Les astro-physiciens ne disent pas qu'il y a un début.

Xavier: Ils disent qu'il y a eu une explosion primordiale.

Jacques: Ils parlent d'un temps impossible à remonter, un mur. Par hypothèse, on ne peut pas physiquement remonter au-delà de ce point. Malgré les télescopes les plus puissants, il est impossible d'aller au-delà des limites de l'Univers.

Jocelyne: Le rien serait le super-don.

Jacques: Le rien n'est pas soumis au temps ou à l'espace. Le rien est un lieu dont le centre est partout et la périphérie nulle part.

Xavier: C'est une définition strictement théologique de Dieu. C'est ce qu'en disent les Pères de l'Eglise.

Jocelyne: Oui, c'est Dieu.

Véronique: Est-ce que ça te rend plus fort, une fois que tu as compris le rien?

Jacques: Certainement.

Xavier: Tu as une autre façon de percevoir ce que tu appelles le réel, le matériel.

Véronique: Est-ce une protection?

Jocelyne: Oui, ça peut-être une protection.

Xavier: Mais en même temps, ça peut être une façon magique d'envisager l'Univers. C'est toi qui participes à chaque instant à l'Univers tel qu'il se produit.

Véronique: En même temps tu te donnes beaucoup de recul.

Jocelyne: Mais ça n'est pas une réassurance. Tu ne peux pas te rassurer là-dessus.

Véronique: J'ai l'impression que c'est une croyance.

Jacques: Oui, bien sûr. C'est une foi.

Xavier: Oui, nous n'avons rien démontré. Ça n'est pas démontrable.

Jacques: C'est en même temps à l'opposé de la croyance parce que tu te dégages des superstitions.

Jocelyne: Du coup tu es dans la confiance.

Jacques: Si tu arrives jusque là, oui.

Jocelyne: Tu es dans une foi.

Jacques: Je crois que tu n'as pas tout compris. Imagine un peintre qui a une toile qui avait déjà été peinte par toutes les générations classiques, pointilliste, et machin. Il commence par tout effacer pour peindre quelque chose de complètement neuf. Ça n'est pas qu'une question de foi. Justement, il a enlevé tout ce qui était parasite, les idéologies, la formation.

Jocelyne: Il y a un peintre qui a réussi à le faire, c'est Pollock, il a peint couche sur couche, ses premières couches étaient très figuratives, il passait toutes les écoles d'art sur la même toile, jusqu'au jour où il a commencé à faire des projections de peinture blanche. Il avait alambiqué les formes sur les formes, et après il marchait sur les toiles avec les pots accrochés aux pieds, des pots de peinture blanche. Et il est arrivé à des formes et à des univers complètement, ça n'est même pas de l'abstraction, ou une forme déchirée de l'abstraction, complètement vibratoire blanc. C'est étonnant, ces toiles. Tu restes stupéfait. Je parle de couleurs, mais en fait c'est de la matière, et ça accroche de la lumière.

Pierre: Le relief qui accroche la lumière, ça n'est pas du rien.

Jocelyne: Il faudrait pratiquement gratter les toiles, pour voir ce qu'il y a dessous.

Xavier: Ou par radiographie.

Jacques: Mais ça n'est pas le rien. Pollock accumule. Considère un village comme Josselin. Avec tout ce qui pèse, qui s'est construit de contraintes et d'obligations sociales, de scléroses, de rites, où les possibilités d'action de chacun sont extrêmement limités. Il faut arriver à se dégager, à se sortir de ces couches.

Jocelyne: Le rien est-il anarchique?

Jacques: L'anarchie, non. Plutôt l'entropie.

Jocelyne: Le rien, ici en Occident, on ne peut pas l'aborder, comme ça, de front.

Jacques: Parce que nous avons enlevé tous les espaces de mystère.

Jocelyne: Toutes les générations tentent de réintroduire du mystère. Les adolescents sont devant des espaces figés. En plus, on leur a fait la totale avec la médiatisation, la mondialisation, l'économisation, la globalisation, l'uniformisation, et le sida!

Jacques: L'écran!

Jocelyne: Peut-être est-ce un écran blanc, à partir du moment où c'est l'uniformisation.

Xavier: L'écran blanc, c'est la prochaine guerre mondiale. Pour en revenir à ce que quelqu'un disait, dans le rien, malgré tout, il me semble qu'il y a une forme de pensée magique. Peut-être est-ce dégagée de tous les présupposés éthiques ou moraux. A savoir, comme tu maîtrises le flux d'événements qui vient, tu as confiance dans ta capacité à maîtriser ce flux et c'est, au sens propre, une foi. Ce n'est pas une foi qui te rattache à telle ou telle croyance...

Jacques: Je vais te dire d'où ça vient, ça!

Xavier: Ca rejoint le lâcher-prise, à un moment, tu laisses couler parce que de toutes les façons tu maîtrises les événements.

Jocelyne: Ou que tu n'as plus besoin de les maîtriser, justement.

Xavier: Mais là, tu te dis qu'il y a quelqu'un d'autre qui les maîtrise pour toi. Tout baigne.

Jocelyne: Lâcher-prise, c'est plus un état d'indifférence totale...

Xavier: Alors tu es mal barrée. Si tu es indifférente, tu n'es plus dans le flux.

Jocelyne: Tu es mort.

Jacques: Par rapport à la pensée magique, le rien se rapproche de ça. Tu n'en vois que des petits bouts, du rien. Dans un vin qui a un goût de rien, ou des délires comme ça, qui permettent de voir par des petits trous.

Xavier: Il y a des petits trous dans la toile. Et de point en point tu vas commencer à construire un système qui est un système magique.

Jacques: A propos de foi, il y a ce qu'en a dit l'évêque quand il est venu à Josselin pour le grand pardon de Notre-Dame du Roncier: un mec est en voiture, verglas, il se plante, éjecté de la voiture, il se raccroche à une branche et dit: Aide-moi, mon Dieu. Et une voix, lui dit alors: Si tu as confiance en moi, lâche tout!. C'est la définition de la foi. Quand tu dois tout lâcher. Ca n'est pas de te poser la question: où vais-je tomber.

Xavier: C'est sûr que si tu ne fais confiance qu'au matérialisme et à la loi de la gravitation, dans cette situation-là, tu t'écrases.

Jocelyne: Dieu, c'est la première chose que tu projettes sur l'écran du rien.

Xavier: Sauf pour le bouddhiste puisque le Bouddha a construit tout son système sur l'absence de soi, "an-atman", et cette dialectique Samsara-Nirvana.

Jacques: Le Nirvana, c'est lorsque tu as enlevé toutes les couches de croyances et de superstitions. Que l'homme moderne s'acharne à agglomérer.

Jocelyne: Je viens de remplir un espace de rien avec un sucre.

Jacques: Tu as enlevé le rien? Qu'est-ce tu en as fait?

Xavier: Tu l'as jeté?

Jocelyne: Y'en a une partie qui est encore là, quoi. Mais le reste... C'est le début du matérialisme.

Pierre: Mais à partir du moment où on commence à se poser des questions sur notre propre création, notre devenir ne peut être qu'humain.

Jocelyne: Peut être que les animaux, comme les humains, ont des systèmes spirituels qu'on ne pige pas du tout... Tu vois, c'est parce que je crois que les dauphins sont des animaux superbes que j'ai appelé ma fille Delphine. J'ai un truc avec ce machin-là.

Jocelyne: Il faut créer le service public du rien.

Xavier: Pour gérer le rien.

Jocelyne: Avec un ministre du rien, le seul ministère qui n'a pas de budget.

Xavier: Oui, mais qui aurait quand même des voitures de fonction.

Jacques: Mais pourquoi Dieu a-t-il créé le monde, pourquoi ne s'est-il pas résorbé dans sa création? La cosmogonie du catéchisme me paraissait inconcevable. Un Dieu créateur... Quand j'étais adolescent, je le voyais se résorbant...

Jocelyne: Le rien, c'est une abstraction.

Jacques: Quand tu le perçois, ça cesse d'être une abstraction.

Xavier: Dans quelles circonstances l'as-tu perçu?

Jacques: Il y a des moments extrêmes, où les choses ne comptent plus de la même manière. Quand les choses commencent à se fissurer de tous les côtés. Dans nos sociétés, ça peut arriver très vite. Pas seulement individuellement mais collectivement.

Jocelyne: Ce sont d'autres formes de mutation. Non plus par la maîtrise de la mutation, mais par le chaotique. La société est à la fois en mutation technologique, dans des domaines qu'elle pense maîtriser, et puis tu as des tas de constructions, mais que l'on ne maîtrise plus et qui sont aussi en mutation, de fait. Tu me donnes le bouquet, Poppi?

Poppi: Bibron, bibron...

Jocelyne: Tu es gentil de me donner ton biberon, mais je ne peux pas allumer ma cigarette avec le biberon. Jacques, est-ce que tu crois que l'on vivrait mieux si l'on percevait le rien?

Jacques: Non, je ne pense pas. C'est trop difficile d'élaborer une civilisation tout en percevant le rien. Mais il faut revenir au rien, sinon on arrive à son contraire, le néant.

Pierre: Peut-on exister hors de tout? Dans le vide intersidéral, l'existence d'un esprit éthéré a-t-elle un sens

Xavier: Tu places cet esprit dans une situation où il a conscience de ou sur quelque chose. Un virus sur une comète, il existe en tant que tel, sans rien autour de

lui, c'est un être. Est-ce qu'il a conscience de quelque chose? Je n'en sais rien...

Pierre: Est-ce que le virus qui habite ton corps ou qui est posé sur latartine a conscience d'être un virus? Il a aussi peut conscience d'exister que la pierre.

Jocelyne: Oui, mais c'est là qu'on déconne en dissociant le spirituel du physique. Le virus est parasite et prédateur, il est forcément en relation avec toi pour sa survie.

Xavier: Finalement, peut-être la matière a-t-elle conscience de quelque chose?

Jocelyne: A travers un chaînage chimique ou que sais-je?

Xavier: D'un point de vue strictement matérialiste, l'être humain est juste un assemblage de molécules et donc d'atomes. Qu'est-ce qui nous oblige à penser qu'il ne peut pas y avoir de relation entre le matériel et le spirituel? Aujourd'hui, l'homme prend conscience que la Terre est une biosphère, c'est-à-dire un être vivant, avec des régulations et des boucles: c'est un système! Qu'est-ce qui te laisse penser que la Terre n'a pas conscience en tant qu'être vivant?

Jacques: La Terre, c'est Gaïa.

Xavier: Nous retournons dans les vieux mythes. L'univers tout entier pourrait être un être conscient.

Pierre: Gérard Klein a développé cette idée dans une de ses nouvelles. Les étoiles sont des êtres supérieurs et l'homme est un jouet des étoiles.

Xavier: A propos du Big Bang, pourquoi la dispersion de l'Univers n'a-t-elle pas été linéaire mais tourbillonnaire? Les galaxies et les étoiles elles-mêmes sont formées sur des dispersions non-linéaires et non-uniformes. Purement chaotique.

Pierre: Oui, c'est bizarre.

Xavier: Le tourbillon est un début de système, c'est à la fois fermé sur lui-même et ouvert, ça capte et ça rejette.

Jocelyne: Pourquoi nous est-il permis de concevoir le rien?

Pierre: C'est du pipeau. Ça n'est qu'une construction de l'esprit humain.

Jocelyne: Mais en même temps, c'est le point de départ de si jolies constructions.

Pierre: C'est l'émanation d'un amas de protéines cérébrales.

Jacques: Le rien, c'est peut-être la seule réalité finale. Avant de faire des constructions, il y avait seulement la potentialité de ces constructions. Tu ne peux pas dire que ça n'a pas de réalité.

Pierre: Le rien est universel. C'est le point commun à tout l'Univers, dans ce sens-là. Je comprends un peu ce que tu veux dire...

Xavier: Ce sont les potentialités avant qu'elles n'émergent et les potentialités une fois éteintes.

Jocelyne: De ce point de vue, le rien est un début et une fin, c'est un cycle.

Jacques: Regarde aussi comment on casse ces potentialités, par exemple, chez un enfant. Il a tels droits: ça veut dire qu'on a cadré les potentialités pour les éloigner par l'interdit social. Notre culture est aller trop loin dans l'anéantissement de ces potentialités. Trop de lois, de décrets. La vie perd sa dynamique. La société aussi.

Jocelyne: Oui, on rentre dans un nouveau champ de construction.

Jacques: Le grand projet contemporain, c'est d'éliminer la précarité, dans les domaines de la santé ou de l'économie. Alors que la vie, c'est précisément la précarité! Et qu'il faut l'accepter.

Jocelyne: Nos sociétés sont vraiment bloquées aujourd'hui à cause de cette peur de la précarité. C'est clairement à côté de la plaque, un autre monde et d'autres pouvoirs naissent.

Jacques: Le social est en train de complètement perdre le sens de la vie. Il devient machine.

Xavier: Qui elle est éternelle...

Pierre: Non, elle ne l'est pas!

Jacques: Elle tend à l'être.

Jocelyne: C'est un problème de pouvoir, la maîtrise de l'humain par la grande machinerie sociale.

Xavier: C'est en perdant cette précarité de la vie, la vie elle-même en fait, que l'on tombe non pas dans le rien, qui à mon sens est une notion optimiste, mais que l'on tombe dans un néant. Par refus de cet anéantissement possible, individuel ou collectif, on en arrive à ce genre de croyance que l'on va supprimer la précarité.

Jocelyne: De la façon dont les sociétés sont construites, et les forces et les pouvoirs, nous ne pouvons plus la jouer de manière poétique. Par contre il faut aller à des extrêmes assez forts et des systèmes paradoxaux forts, en luttant contre la précarité, qui est en train de nous péter à la gueule. C'est une précarité de sens beaucoup plus que d'argent, finalement. Nous arrivons peut-être à poser la problématique autrement. La question que tu poses est posée à l'individu, pas à la société. Il y a des jeux de puissance que les hommes ne veulent pas perdre, des formes de narcissismes humains, de fascination pour ces propres constructions et pour lui-même.

Pierre: Bon, je vais aux gogues.

Jocelyne: Tu vas chier un rien?

Rencontre sur le Travail

Xavier: C'est notre première rencontre de la moyenne pensée. Le thème choisi est : le travail.

Jacques: Pourquoi "moyenne"? Jocelyne, c'est toi qui a proposé "moyenne"?

Xavier: C'est par humilité...

Jacques: L'humble pensée, ce serait clair.

Xavier: On a un nouveau titre, Jocelyne!

Jocelyne: Le concept d'humilité, dans notre société, j'en vois vraiment pas le but... En fait, il y a deux aspects dans cet intitulé. Tu peux effectivement y voir de l'humilité, il s'agit de penser comme les grands, mais sans la prise de tête. Et puis, d'un autre côté, que nous nous exprimions sur nous-mêmes quoi! Le côté passerelle, le moyen, c'est plutôt là que je voyais vraiment le truc!

Véronique: Bon, je vous laisse...

Xavier: Véronique, tu es invitée!

Jocelyne: On n'a encore rien enregistré...

Jacques: Il fait vraiment froid aux chiottes.

Jocelyne: C'est pas seulement la moyenne pensée, c'est la pensée discontinue.

Jacques: Toute forme de pensée est discontinue.

Xavier: La pensée est chaotique, mais là on rentrerait dans l'inconnu.

Jocelyne: Tiens, explique-moi la pensée discontinue? Le discours est linéaire, mais la pensée serait discontinue.

Jacques: Si tu examines la structure de ta propre pensée, tout le monde a la même structure a priori, ce sont des vagues. Des vagues qui reviennent avec une certaine régularité. Il n'y a pas de continuité. La continuité, tu vas la trouver sur de longs cycles.

Xavier: Comme un truc qui serait connu, prévisible. Or, la pensée est totalement imprévisible. La schizophrénie, c'est le summum de la pensée imprévisible. Le schizophrène est là, et tout un coup le type commence à partir dans un delirium, tout à fait cohérent, mais décalé cent pour cent.

Jocelyne: Bon, donc la rencontre de ce soir porte sur le travail...

Jacques: Qu'est-ce que le travail?

Xavier: Sur quelle problématique allons-nous réfléchir?

Véronique: Vas-y, Xavier, tu mènes le débat!

Xavier: Je suggère seulement... Quelles sont les nouvelles formes de travail que l'on peut imaginer aujourd'hui en France en 1994 sous le gouvernement du grand-bouffi?

Véronique: Il faut définir le travail.

Jocelyne: Quelles sont les anciennes formes que l'on doit abandonner?

Xavier: Tout d'abord, quelle est la forme actuelle?

Véronique: Quelle est la nouvelle définition?

Jacques: Quand est-ce qu'est apparu le travail rémunéré et pourquoi? Dans quelles conditions historiques?

Jocelyne: Pour ça, l'Histoire peut être instructive.

Jacques: L'aspect historique, parce qu'autrefois, quand on mettait quelqu'un au travail, ça voulait dire qu'on le mettait sur un chevalet et qu'on le découpait en petits morceaux.

Jocelyne: Ah, c'était ça!

Jacques: L'étymologie, c'était ça.

Jocelyne: Tripailler!

Xavier: Tripalium.

Jacques: Tripadium.

Xavier: Non, tripalium. Je t'assure!

Véronique: Tu m'amuses.

Jacques: Donc, c'était un supplice, et c'est devenu le travail. Ça a commencé lorsqu'un patron à mis quelqu'un à un poste en lui disant, il faut donner le maximum de ce que tu as dans les tripes.

Véronique: A un poste?

Jacques: Sur un poste de travail, autrefois on le mettait sur une machine à tisser ou un truc comme ça. Dès qu'on a commencé à faire sortir le sens sacré...

Xavier: Ça a un autre sens, aussi. Le travail, ce sont les couches.

Véronique: Les couches?

Jocelyne: Oui, le travail d'accouchement.

Véronique: Ah oui, les couches, en maternité. Tu veux dire, les couches. Mais qu'est-ce que tu racontes. Le travail c'est pas les couches, c'est l'accouchement, on entre en salle de travail.

Jocelyne: Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que ça a un côté très ventral!

Jacques: Oui, il faut sortir les tripes.

Véronique: Le travail, c'est la douleur. LA salle de travail, c'est une salle de douleur.

Jocelyne: Il y a aussi de la transformation. Les tripes, c'est le lieu de la digestion.

Véronique: L'intervention de Véronique est intéressante, car n'y a-t-il finalement de travail que douloureux, c'est bien ça le problème. A mon avis: oui!

Jocelyne: Absolument.

Xavier: Attends, parce que c'est récent, ce mot travail. Avant on parlait de labeur. L'artisan est au labeur, l'artisan n'est pas au travail. C'est l'ouvrier, qui est au travail. Jacques Ce concept a débarqué, quand on a pris l'artisan et qu'on lui a demandé de faire des objets en série.

Xavier: Quand on l'a mis à l'usine.

Jacques: Son travail ne le liait plus.

Xavier: Son labeur ne le liait plus à une chose.

Jocelyne: A une œuvre!

Jacques: Exactement. Parce que chaque chose qu'un artisan créait c'était une œuvre.

Véronique: Dans l'œuvre, il y a la notion d'aboutissement.

Jacques: Corrélé à une connaissance.

Jocelyne: On y revient maintenant parce que le travail est de nouveau corrélé avec l'œuvre, en tout cas avec un peu plus d'accomplissement, parce qu'on est sur un passage qui change., alors tout le monde n'a pas un bon travail. Parce que tu as des fonctions, tu as un métier, tu as du travail: c'est jamais la même chose...

Véronique: En tout, il y a un truc qu'est sûr, il y a de plus en plus de gens maintenant qui disent: on a du travail. On a du travail, sous-entendu: et les autres n'en n'ont pas.

Xavier: Puisqu'on est dans la sémantique, là... Pourquoi est-ce qu'on utilise le possessif, pourquoi dit-on: on a du travail? Pourquoi ne le verbe avoir? Pourquoi est-ce qu'on n'est pas son travail? C'est un truc qui m'épates. A travers le travail normalement on devrait être.

Véronique: Il y a une valorisation.

Xavier: Une valorisation de l'être. Tu te projettes dans ton œuvre. Le travail c'est un truc que tu es.

Jocelyne: Non, attends. Ca c'est typique à la France. Si tu veux, on un des rares pays à avoir inscrit dans notre constitution le droit au travail. Ce droit, c'est avoir du travail, tu n'es pas un droit. Le travail, comme c'est machiné, c'est pas une transition. C'est typique. Dans les pays anglo-saxons, je ne crois que ce soit comme ça.

Véronique: Y a un truc qu'est drôle dans tout ça. Les gens, ils vont plus dire ce qu'ils font. A la limite, ça n'a plus d'importance.

Jocelyne: J'ai ou j'ai pas. Je suis dans le faire, dans le travail. Ou je n'y suis pas.

Véronique: Oui, et maintenant tu ne définis même plus ton boulot, ça n'a pas d'intérêt.

Jocelyne: Et maintenant les mômes, ils t'entendent et ils disent lorsqu'ils vont à l'école comme Delphine, je vais au travail.

Véronique: Emilie aussi, le dir. Et Matthieu également.

Xavier: Je vais à l'école, je vais à l'usine. C'est réglé comme du papier à musique.

Jocelyne: Il y a une dissociation, il y a le temps où tu es au travail et le temps où tu es autre chose.

Xavier: Tu dis: je fais du sport, je fais mes courses, je vais au dentiste ou je vais chez le boulanger. Tu dis aussi bien: je vais au bureau. Y a pas d'appartenance, malgré tout.

Jacques: Ce qu'il faut voir aussi, quand le travail était organisé en corporations, on appartenait à une guilde, plus qu'à un métier.

Xavier: Maintenant tu dis que tu "appartiens" à telle ou telle entreprise. Et il y a comme une mystique autour de cette appartenance. C'est quelque chose que j'ai découvert récemment à R. F.. Il y a l'entreprise dispensatrice de pouvoir d'achat, de richesses, et puis l'entreprise dispensatrice de statut social, ou de culture aussi, parce que quand tu appartiens à une entreprise qui a une vocation culturelle, tu participes à la mission de l'entreprise et il y a vraiment un aspect mystique, il y a une religion, des gens qui ne vivent que par et pour l'entreprise. Beaucoup les femmes d'ailleurs.

Jacques: Parce qu'il y a une demande. Quand tu appartenais à une corporation, il y avait une règle propre à la corporation. Il y avait une culture, il y avait une caisse de solidarité. L'entreprise créait du lien social.

Jocelyne: Je crois moi, que c'est différent. Quand je vous entends parler, je crois qu'on ne travaillait plus soit avec nos mains, soit avec nos têtes sur ce qu'on allait faire. Donc on avait une relation directe avec ce qu'on faisait. Maintenant on est beaucoup plus avec des trous d'air. Contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire, on est très loin de notre travail, au sens traditionnel du mot, le machin des mains, la relation à la main, il y a quelque chose qui va apporter une utilité, c'est vachement plus dur à capter et en même temps, on a besoin de toutes les tâches, parce que sinon tu auras très peu de travail qui s'appuierait sur quelques individus et ce serait très lourd, déjà maintenant c'est une super tension, si tu prenais un peu plus de temps, si tu pouvais dispatcher ça autrement, il y aurait du travail. Si nous n'étions pas dans ce truc de l'efficacité, mais en même temps, l'efficacité nous a fait

monter vers des niveaux de complexité. On est à la fin de l'ère de l'efficacité, à mon avis. On ne tient plus avec l'efficacité, c'est sur la corde raide maintenant. Ça revient à ce que tu dis, c'est ce lieu concret qui est paumé et dans ce lieu, il y a actuellement d'effets pervers, mais c'est énorme, les effets pervers. Ton sens est soumis à d'autres individus., je n'ose même pas parler d'accomplissement. Tu vois par exemple, moi, j'aime travailler, c'est un truc qui me plaît, pas forcément pour une consécration sociale. Il y a une partie qui est ma propre désaliénation par rapport à une image que j'ai de moi-même et alors je m'en fous si on me dit que je suis super aliénée par rapport à un autre truc, qu'importe à partir du moment où j'y trouve un bénéfice et que dedans, il y a un réel plaisir. Attendre le moment où je vais être dans un déplaisir tel, je passe à autre chose.

Xavier: Qu'est-ce que c'est la désaliénation que tu trouves dans le travail, parce que ça c'est un truc que je n'ai pas encore compris.

Jocelyne: Je suis contente de faire des trucs qui sont pas forcément des trucs liés à mes mains. Alors pour le moment, ça me plaît mon travail parce que je suis entre. Entre quelque chose qui est une réalisation complète où il y aurait de l'expression et l'abandon de choses traditionnelles que je connaissais bien et qui me rassurent, mais dans lesquelles mon expression est très limitée.

Jacques Est-ce que le temps du travail, tu le relies à quelque chose ? Ca te connecte à quelque chose d'autre?

Jocelyne: Ouais, je sais pas. Ca me relie un peu à l'Histoire humaine, à ma propre histoire.

Xavier: Ce qui fait sens dans ton travail, c'est que ça se passe dans une continuité qui est toi. Ce n'est pas quelque chose qui t'es imposée par un ordre social.

Jocelyne: Si, dans la mesure où je fais ça et pas autre chose. Avant j'ai fait des métiers vachement plus manuels, vachement plus simples.

Xavier: Mais dans la désaliénation, la recherche de désaliénation que te procure le travail, y a-t-il une part de contrainte?

Jocelyne: Bien sûr, je ne nie absolument pas cet aspect là, et même je dirais qu'il y a plus de contrainte qu'avant. Parce qu'avant il y avait de fausses contraintes qui étaient liées à des machins que je n'avaient pas envie de dépasser mais qui me faisaient pas plaisir. Il y avait de l'insatisfaction mais pas de contraintes. Tandis que là il y a de l'insatisfaction et de la contrainte. C'est-à-dire que les rencontres, des machins qui te limitent. D'une manière vachement plus claire, ce n'est pas de l'insatisfaction.

Xavier: C'est toujours extérieur?

Jocelyne: Ah non, c'est aussi intérieur. Tu butes contre toi, aussi. Plus tu te lances hors d'un travail cadré et que tu fondes, tu te confrontes avec des trucs traditionnels. Tu vas te retrouver coincé par toi-même. Ce sont tes propres trucs à toi qui sont là.

Jacques: Il faut voir une chose, c'est que pendant très longtemps, le travail était relié à quelque chose de sacré.

Xavier: Du temps où l'on parlait de labeur.

Jacques: Il est impossible de revenir en arrière.

Xavier: Ca n'est plus la pensée discontinue. C'est la pensée désintégrée. Dieu n'est plus dans le travail, mais quand Dieu était dans le labeur, c'était dans le sens d'une

malédiction.

Jacques: Ah non, non! Pas du tout! C'est dans le sens d'un lien...

Véronique: Il n'y avait pas la même notion de profit.

Jacques: Celui qui ne travaillait pas était un mécréant.

Jocelyne: Après, ce sont les moyens d'échange liés au travail. C'est la valeur du travail, là on parle d'autre chose.

Jacques: Pendant très longtemps, le travail a été considéré comme établissant un lien concret non pas avec la matière, mais avec la divinité.

Jocelyne: Pour moi, le travail est très alchimique. A l'intérieur du travail, tu transformes, tu transformes plein de choses. Mais il y a un autre truc, si tu veux. Considère la période des aristocrates. Ces gens-là ne travaillaient pas, bon dieu.

Xavier: Mais les citoyens des cités démocratiques grecques non plus, ne travaillaient pas.

Jocelyne: Pour globaliser, disons que les élites se sont toujours débrouillées pour sortir du travail.

Xavier: Aujourd'hui encore!

Jocelyne: Mais elles ne sont pas forcément restées dans l'intelligence.

Jacques: Donc tout le monde ne travaille pas!

Véronique: Loin de là.

Xavier: Et les femmes? L'esclavage des femmes date de quand?

Jacques: En même temps que le travail est arrivé, bien évidemment.

Jocelyne: Explique...

Xavier: Quand est-ce qu'elles ont commencé à travailler, à la maison ou à l'usine.

Jacques: Ce n'était pas encore l'usine, mais c'était une préparation à l'usine. Ça s'appelait des ateliers collectifs. Ça a commencé comme ça. Et on a donné des tâches à faire en série. Les fabricants de tissu, par exemple, les canuts. Là, il y avait des femmes, des enfants, toute la famille.

Xavier: Mais depuis bien avant, l'économie rurale est très souvent basée sur le travail des femmes.

Jocelyne: Là vous parlez du travail comme moyen d'insertion dans la société économique. Attention, moi je ne parlais pas de ça. CA c'est une problématique moderne. Il y a un vieux démon.

Véronique: C'est pas branchant, pas du tout.

Jocelyne: Non, tout au contraire, ça l'est en tant que dynamique, mouvement vers l'extérieur de soi. C'est une autre forme d'échange, comme l'amour, l'amitié, il y a une forme de contrainte.

Véronique: Non, l'effort, l'effort dans le travail, la contrainte, mais même vers les autres. J'en ai tellement bavé. Entre le travail et le non-travail, la différence est dans l'effort. Mais maintenant, si tu parles du travail comme liberté économique et moyen de te bouger le cul agréablement, ça c'est une autre paire de manches, c'est proprement catastrophique.

Xavier: Est-ce que le travail rend indépendant?

Jocelyne: Non pas du tout, tu es interdépendant. Mais finalement, faut-il chercher l'indépendance? Ne faudrait-il pas plutôt chercher l'autonomie?

Xavier: En tant que femme, que cherches-tu d'abord?

Jocelyne: Je ne suis pas asservie dans une relation. Je n'ai aucun lien de dépendance dans une relation familiale ou de couple, mais j'ai une telle dépendance à assurer ma vie, la vie de ma fille que c'est très piégeant. J'ai une autonomie parce que je dépend pas de quelqu'un financièrement, mais j'ai une telle dépendance à moi-même et je fais dépendre ma fille et pas mal de trucs de mon environnement à ma personne, que je trouve tout cela par moment catastrophique. C'est grave! Mais c'est vrai que je ne suis pas dépendante comme l'ont été ma mère ou ma grand-mère: économiquement. Mais ce n'est pas ce que j'ai cherché. C'est simplement savoir si je pouvais faire quelque chose dans cette société. Qu'est-ce que je pouvais faire? Parce que sinon, mon truc était complètement autiste. J'ai fait les Beaux Arts, je savais où étais ma place, depuis l'âge de quatre ans je peignais. Alors tu vois, le chemin, il était fait et le truc manuel, il était fait aussi. Ici, on est chez des gens qui sont des peintres et on est tous dans le même caca. C'est-à-dire qu'à un moment donné, on est passé dans la société financière, économique et tout. Et en même temps qu'on a voulu y aller, on n'a pas fait. Personne n'est resté dans une boîte, on est tous indépendants. On travaille tous sur des machins différents. La fille chez qui on est par exemple a publié des bouquins. On essaye de créer des trucs sans jamais aller jusqu'au fond, nous ne sommes pas des auteurs, nous ne sommes pas des fondateurs. Nous sommes juste des regards, juste des expressions, juste des espèces d'interprétations, j'ai l'impression d'être là, dans une middle-machin. J'ai l'impression qu'on est des milliers arrivés à notre époque, si tu veux, on a une intelligence, on a des aspirations, mais la norme talentueuse, exceptionnelle, elle n'est donnée qu'à quelques individus...

Véronique: Le travail, c'est un temps occupé, mais c'est aussi un espace occupé.

Jocelyne: C'est un espace d'expérimentation et un espace de réalisation.

Xavier: Espace de réalisation, de qui, de quoi?

Jocelyne: Théoriquement, ça pourrait être de soi, des autres, parce que c'est interdépendant le travail. Sinon, tu es artiste ou autiste, c'est pas très loin les deux.

Xavier: Pourquoi on envisage le travail comme production de quelque chose?

Véronique: C'est la notion de profit.

Jocelyne: Derrière la notion de profit, tu as la notion de gestion, et tu vas t'apercevoir que ce n'est pas du travail dans ce cas-là. C'est savoir se retirer et jouer des éléments.

Xavier: Les dates de valeur, par exemple. Parce qu'aujourd'hui l'argent lui aussi est censé travailler.

Jocelyne: C'est le travail des autres, là...

Véronique: C'est pas pondu comme ça..

Jocelyne: Le travail est né de l'activité mentale des hommes, aussi. Ou alors, il y a un Dieu, il y a quelque chose de plus, une malédiction. Est-ce qu'au départ, l'homme est faber, c'est-à-dire qu'il aime faire, qu'il est donc faisant. Ou est-ce qu'il est obligé de faire. Tu sais les coercitions, elles sont toujours accrochées sur un fond, c'est bien ancré en nous, ça accroche sur des machins.

Xavier: Travailler, est-ce déchoir?

Véronique: Maintenant, on peut te proposer n'importe quoi, sous prétexte que c'est dut ravail, tu vas l'accepter. Ca ne va plus.

Jocelyne: Tu parles d'une généralité. Regarde, nous quatre. Toi, tu es en train de démissionner de ton job, toi, ça fait combien d'années que tu ne travailles plus pour d'autres gens, toi tu travailles pour toi, même si ça t'emmerde, et toi tu travailles occasionnellement.

Véronique: Et il a pas travaillé souvent.

Jocelyne: Tu passes ton temps à échapper à ça. Et moi, c'est vrai, j'aime pas travailler pour les autres. Je déteste vraiment. C'est très dur.

Jacques: Moi, ça m'a toujours était égal le travail, en fait. Même quand je faisais mes études, j'ai travaillé dans un hôtel. Et j'ai toujours séparé la connaissance du travail.

Véronique: Oui, parce que pour toi, ce sont deux mondes complètement distincts. Pourquoi? Parce que tu as la possibilité de le faire.

Xavier: On ne peut pas acquérir de connaissances dans le travail? C'est ça ce que tu dis?

Jacques: Tout le savoir ou la connaissance aujourd'hui est dirigé vers l'activité professionnelle ou le travail, c'est devenu de plus en plus évident. La connaissance, à l'origine, ce n'est pas du tout ça... Moi je suis encore dans un mode archaïque de savoir. J'ai fait de l'ethno, c'est parce que ça se rapprochait le plus de ces anciens savoirs.

Jocelyne: Ca va le redevenir.

Jacques: Et que c'est ce qui s'éloignait le plus du travail, peut-être.

Xavier: Mais tu aurais aussi bien pu trouver du travail dans ce domaine de compétences.

Jacques: Oui, accessoirement.

Xavier: Tu peux exercer ce type de métier aujourd'hui en fait par qu'aujourd'hui on n'en a pas besoin économiquement, l'ethno n'est pas quelque chose d'indispensable...

Jocelyne: Chaque fois que j'ai une étude traditionnelle à mener, je la rate. C'est pas compliqué. En général, je suis à côté de la plaque. Je me suis aperçue que ce que j'aimais, c'est chercher. Même si de temps en temps, j'utilise des machins à la mode et que je me dis après qu'est-ce que t'as été conne., j'aurais pu faire les trucs tout autrement. J'ai un réel plaisir depuis que j'en suis là, et chaque fois qu'il y a un boulot qui est hyper-traditionnel, ou que j'ai déjà fait, ne serait-ce qu'une fois, oh la la!

Xavier: La répétition dans le travail, c'est une sacrée névrose. Pour me motiver, j'en suis à me dire que dans le travail que je fais aujourd'hui, je ne traite pas d'un mois sur l'autre la même paie. Objectivement, c'est vrai qu'il y a toujours quelque chose de différent, à chaque instant presque, il y a quelque chose qui se produit qui fait que le système est différent le lendemain de ce qu'il était la veille. Je me dis que ma raison d'être là, que mon intérêt à être là dans ce système, c'est de découvrir ce nouveau et de le faire surgir. Mais il y a des soirs, quand je me couche, où je me demande : qu'est-ce que j'ai appris aujourd'hui? Et je suis bien obligé de répondre: zéro! Parce que le travail que j'ai mené, était le même que celui de la veille. Peut-être que c'est une question d'individu? Il y a des individus qui vont trouver de la nouveauté dans un tout petit truc, dans une clé qu'on a réussi à leur faire passer,

alors qu'en fait il n'y a pas vraiment de nouveau.

Jacques: Il faut aller plus loin, il faut se demander quelle activité, si tu étais totalement dégagé des contraintes financières, tu choisirais. Là tu poses la vraie question d'autre chose. Il n'y a plus de contraintes financières. Du coup, tu aurais, toi, fais la cuisine, et toi peut-être travaillé les métaux.

Jocelyne: Ou peut être rien.

Xavier: Je crois que je serai devenu pêcheur à Grand Rivière, c'est mon truc en ce moment.

Jocelyne: En même temps, la contrainte financière m'a amené dans des domaines que je n'aurai jamais connu qui sont assez marrants. Mais il faut le prendre comme un voyage, sinon ça te tue. Si tu le prends comme un voyage c'est assez marrant. Pour vous donner un bon exemple, j'ai l'impression que la dette que je dois, est une des meilleures histoires qui me soient arrivées dans la vie. En tout cas, je la prends comme ça maintenant. Tu peux pas savoir comment, depuis que ce truc m'est tombé sur le nez, comme mon monde a bougé, comment les choses sont devenues plus nettes, comment j'ai moins d'angoisse, tu vois ça a libéré un niveau d'angoisse, tu vois relibère du plaisir, c'est extraordinaire, ça me donne de la liberté. Pourtant, j'ai une casserole attachée à la patte, qui est grosse comme une maison, mais en même temps, quelque part elle est dégonflé, elle n'est pas de l'argent, elle a été beaucoup de peur. Elle ne correspond plus à ça. Et puis des images que j'avais de moi-même ou des choses, ça a tout bougé, donc ça a redonné du... tu vois, un souffle. Mais il y a eu une période où tout ça n'était pas passé de l'autre côté, où ça c'était pas transformé. Alors là, qu'est-ce que c'était contraignant, qu'est-ce que c'était malsain, qu'est-ce que c'était pénible.

Xavier: Aujourd'hui, ça t'oblige à ramener plus d'affaires. Est-ce qu'à un moment, tu t'es dis, je mets la clé sous le paillason. Et puis basta, je retourne faire fonctionnaire et je rembourserai sur vingt ans?

Jocelyne: Non, non, j'ai jamais pensé ça. Mon truc c'était pas de rembourser sur vingt ans. Mon truc c'était de quitter carrément ce que je faisais. Je peux pas mettre la clé sous le paillason, je peux pas, j'en mourrai.. j'invente une maladie, et je meurs. Mais j'ai Delphine et je ne peux pas mourir. Mon truc, ça a été, je me mets en faillite personnelle et mon identité, j'en ai rien à secouer, je la refais ailleurs, puisque c'est notre identité qui nous tient beaucoup ici. Et donc j'ai calculé avec le comptable. Du coup quand j'ai commencé à parler comme ça et bien je me suis aperçue que je ne tenais pas fondamentalement à mon identité. Je ne tiens à mon identité que quand elle ne me met pas dans des relations mortelles, vis-à-vis de moi-même. Mais si j'ai l'impression que je vais rentrer dans un machin mortifère, je me tire, j'ai pas d'autre solution, je me suis toujours tirée, et puis j'en ai rien à foutre. La valeur que l'on va m'attribuer n'a plus aucune espèce d'importance. Tu sais, je suis allée voir le fisc, je leur ai dit: j'ai jamais payé d'impôt. Ils m'ont demandé: vous avez gagné de l'argent? Je leur ai dit: oui! Ils m'ont dit: vous pouvez reconstituer? Je leur ai dit: non! Ils m'ont dit: tirez-vous, on veut pas vous voir! Tu vois, c'est une vieille histoire, que je traîne. L'argent, c'est un machin, comme de la sculpture, comme de la terre, c'est un matériel. Ça fait très peur, les gens le savent, les gens le sentent. Je suis accrochée et en même temps, je suis pas accrochée. C'est

un truc bizarre. Moi, ce qui m'importe dans la vie, c'est de pas mourir à un moment, que... Tu vois, j'ai une grosse clé, j'ai un gros machin vis-à-vis de ça, de l'argent.

Xavier: Je suis sûr qu'on se tire d'un boulot, on s'en extrait, on s'en détache quand le moi est vraiment en danger.

Jocelyne: J'ai jamais supporté le travail salarié, c'est une catastrophe.

Xavier: Quand le système te gratifie plus de la façon que tu veux, à hauteur de ta demande...

Jocelyne: ...quand tu peux plus te ressourcer, tu deviens fou. Tu sais, quand il m'est arrivé ce problème, j'étais en train de devenir folle parce que je m'étais mise dans un piège, j'avais pas vu mes propres limites, je les avais pas vues, c'était terrible. Je me disais: je vais créer du travail, je vais donner du travail aux autres, je vais être le chef, ah putain, le piège-à-cons. C'est un truc que j'ai pas supporté, je savais gérer les relations humaines à ce moment-là. C'est une vraie souffrance, et cet accident de parcours finalement est plus salvateur qu'une grosse affaire qui aurait fait démarrer le truc, mais pour laquelle, dessous, les problèmes auraient jamais été vraiment levés, mais un jour ou l'autre, ils se seraient présentés. Ils se présentent quand la barre est plus haute, ben dis donc, ça fait très mal... Je ne supporte pas d'être salariée, je ne supporte pas d'avoir de l'argent régulièrement, je ne sais vivre que comme ça de toute façon. Je sais pas vivre autrement. Tu me mets un salaire tous les mois, aarrgh.

Xavier: C'est l'ennui total! Et Jacques, toi, pourquoi t'es-tu tiré de tes boulots?

Jacques: Pour les mêmes raisons. J'ai fait peut-être une quinzaine de boulot différents. Y'en a qui n'ont vraiment pas duré longtemps, y'en a qui étaient complètement nuls. Ça avait commencé à Rapid'Ouest.

Xavier: Moi, les boulots nuls, j'ai commencé en cueillant le tabac. J'en ai eu marre au bout de deux jours, je me suis tiré, ça me faisait chier. C'était du labeur, tu vois, le truc pénible, la sueur qui te collait la chemise.

Jocelyne: Le premier boulot que j'ai fait, c'était soudeuse en usine. Je soudais des grilles, à l'arc. Au début, ils m'avaient mise à la soudure électrique. Moi, je faisais les Beaux-Arts, en sculpture, et je voulais absolument souder à l'arc et le seul moyen pour apprendre à souder à l'arc, c'était d'aller bosser en usine, oh, putain. Alors ils voulaient pas me donner la soudure à l'usine, mais mon oncle était délégué du personnel et je suis d'une famille communiste, cellule, et tout, le chef d'atelier dit non, non, vous êtes trop jeune. J'ai fait le contraire, je suis allée voir mon oncle, je suis allée voir les gens de la cellule, ils m'ont dit: ah, oui, mais le règlement, je leur ai dit: je veux faire ça pour mes études. Pas de problème, ils m'ont dit. Le mec a été obligé de plier. C'était une anecdote. Quatorze heures par jour à six francs de l'heure, je savais que je n'y resterai pas. Ça n'a rien à voir le travail, quand on sait qu'on y restera jamais. Je sais je peux te le dire, je suis d'une famille pauvre, mes grands-parents étaient pauvres, des émigrés, des gens qui venaient de la terre et qui sont partis avec rien du tout, et quand ils sont arrivés ici, c'était l'usine, il n'y avait pas autre chose. Tous mes oncles, maintenant, ils ont de petites affaires, mais ils ont tous commencé à l'usine, et là c'est terrible de te dire que tu vas y rester, ou que tu peux pas t'en échapper comme ça culturellement.

Xavier: Quand tu nais à la terre, tu sais que tu travailleras à la terre et que tu

mourras à la terre.

Jacques: Tu peux pas vraiment comparer...

Xavier: Quand tu travailles en usine, tu te dis... justement il est là l'attrape-couillons! Tu te dis: je peux changer d'employeur quand je veux, et c'est vrai. Mais je perds la relation à la chose qui me fait vivre et qui me donne un statut social, aussi minable soit-il

Jocelyne: Je suis d'une famille communiste, et ils pensaient que l'appareil de production, c'était le mot, que l'appareil de production, ça leur appartenait. Non pas dans le sens de la propriété du code civil, mais ils avaient un droit de regard, ils avaient le droit d'être associés, ils le faisaient marcher, donc à partir de là, c'est aussi attachant que la terre, c'était leur patrimoine. Mon grand père était forgeron, il était forgeron en usine. C'était un très bon forgeron, et son travail en usine et un travail à la terre, il y avait le même attachement.

Xavier: Est-ce que l'efficacité dont tu parlais tout à l'heure, ce n'est pas la possibilité de substituer n'importe quel bonhomme sur un poste de travail à partir du moment où sa tâche est définie.

Jocelyne: C'est une efficacité de merde!

Xavier: Mais c'est bien cette efficacité qui existe, non?

Jocelyne: Elle existe de moins en moins. Ce dont on a eu besoin, c'est de faire monter des activités et des trucs qui ont perturbé ça, parce que sinon... Là où c'est encore le cas, c'est quand on veut que l'homme soit mécanique quand on veut qu'il acquiert de tels automatismes, mais au bout d'un moment, les entreprises ont été prises à leurs propres pièges. Elles mêmes ont dû abandonner les automatismes qu'elles avaient mises en place, elles avaient bloqué les gens dans des procédures qui ne pouvaient plus bouger et que les gens ne comprenaient plus. C'est un redoutable piège, c'est comme des esclaves.

Jacques: Le travail, c'est un conditionnement. Même si tu ne travailles pas d'ailleurs, on t'y conditionne quand même. Regarde des gens qui se retrouvent. Le mec qui est aux Assedic, il faut qu'il ait le rythme de quelqu'un qui travaille. Sinon il se retrouve à la rue, y a pas de problème.

Jocelyne: Ca ne va durer qu'un temps. LE temps que l'on passe à une autre gestion du temps, justement.. Mais peut-être que c'est un peu plus qu'un problème de gestion du temps. C'est tout simplement que l'on n'a rien derrière. On sait pas où on va et ça fout la trouille à tout le monde.

Jacques: Je crois que c'est la gestion du sens qui nous manque.

Xavier: Oui, je crois que c'est d'avoir trouvé un sens, qui nous manque. Trouver un sens à ce que nous faisons, parce que dans notre travail nous sommes dans le non-sens. Nous faisons des choses tellement immatérielles et éphémères.

Jacques: Sous un angle anthropologique, dans mon expérience du Népal, je suis allé chez Govinda un jour de fête. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il y avait une pièce dans laquelle il avait mis les outils de travail. Et ils leur faisaient des offrandes.

Xavier: Des outils qui ne sont plus utilisés aujourd'hui?

Jacques: Pratiquement plus, à part la grand-mère de temps en temps. Ces outils rappelaient qu'ils avaient été agriculteurs. Ces outils représentaient leurs ancêtres, ça reliait tous les membres de la famille à leurs racines. Le travail dans cette société

là, c'est quelque chose qui les relie au passé, à la fois à leur histoire personnelle et à leur histoire collective, de la famille, des ancêtres fondateurs, à un temps mythique.

Jocelyne: Ils ont des formes de travail moins perturbées que les nôtres, plus dures mais aussi plus traditionnelles.

Jacques: Tout le monde sacrifie sur son outil de travail. Un chauffeur par exemple sacrifie un bélier sur son bus ou sur son camion. Et toutes les corporations font la même chose.

Jocelyne: Nous, ce qui déconne, c'est pas seulement la gestion du sens. C'est qu'en fait le travail, ça a pris tout le temps et tout le sens. Le sens, c'est un composite, qui est constamment en train de bouger, qui est vachement malléable, et ce putain de travail, on en a fait un truc qu'est pas malléable du tout, qui est beaucoup trop limité, parce qu'on manque de fenêtre, d'ouverture, de porte. Elle vient de là notre efficacité morbide!